Esther FRANCO, (2012) *Jeu de rôle et deuxième génération du Génocide*, (Το παιχνίδι των ρόλων και η δεύτερη γενιά του Ολοκαυτώματος)

Raymond Alvanos

Traducteur : Joëlle Dalègre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceb/4008>

DOI : 10.4000/ceb.4008

ISSN : 2261-4184

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Pagination : 302

ISBN : 978-2-85831-205-4

ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Raymond Alvanos, « Esther FRANCO, (2012) *Jeu de rôle et deuxième génération du Génocide*, (Το παιχνίδι των ρόλων και η δεύτερη γενιά του Ολοκαυτώματος) », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 41 | 2013, mis en ligne le 19 mai 2013, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/4008> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceb.4008>

Ce document a été généré automatiquement le 6 juillet 2021.

Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Esther FRANCO, (2012) *Jeu de rôle et deuxième génération du Génocide*, (Το παιχνίδι των ρόλων και η δεύτερη γενιά του Ολοκαυτώματος)

Raymond Alvanos

Traduction : Joëlle Dalègre

RÉFÉRENCE

Esther FRANCO, (2012) *Jeu de rôle et deuxième génération du Génocide*, (Το παιχνίδι των ρόλων και η δεύτερη γενιά του Ολοκαυτώματος) Éditions Odos Panos (3^e éd) 1^{re} éd. en 2010 chez Gavrielidis. 246 p. ISBN : 9789604770854

NOTE DE L'ÉDITEUR

Présentation faite par Raymond Alvanos (enseignant associé à l'Université de Macédoine Occidentale) à Kastoria le 1^{er} décembre 2012. Traduction Joëlle Dalègre.

- 1 La nuit du 24 mars 1944, les Allemands arrêtaient 763 des 900 juifs de Kastoria (sur une population de 10 308 habitants au recensement de 1928), les autres avaient trouvé refuge chez des chrétiens ou rejoint les maquis. Selon Berry Nahmias, une des survivantes, des rumeurs à propos du sort des juifs de Salonique et d'autres villes étaient bien arrivées à Kastoria mais l'inquiétude avait diminué quand arrivèrent de fausses lettres de parents soi-disant en Pologne disant que tout allait bien. De Kastoria, les juifs arrêtés furent conduits en camion à Salonique, puis déportés à Auschwitz. Le livre que nous présentons aujourd'hui est directement lié au sort de ces personnes puisque l'écrivain, Esther Franco, est la fille de Léon et Rebecca Franco, des juifs de

Kastoria. En fait Léon, le père, natif de Bitola en Yougoslavie, s'était réfugié à Kastoria, zone d'occupation italienne après l'invasion de son pays par les nazis. C'est lorsque les nazis succédèrent aux Italiens que les déportations commencèrent dans l'ouest de la Grèce. Grâce à l'intervention de la Croix-Rouge, Rebecca, prête à accoucher, n'avait pas été déportée et avait donné le jour à une petite fille à l'hôpital de Salonique. Malheureusement, trois mois après la naissance, elle a été livrée par le directeur aux autorités et fut exécutée, le 8 septembre 1944, juste un mois avant le départ des Allemands.

- 2 La petite Esther, sauvée par une infirmière, a été élevée par une famille chrétienne de Thessalonique et a grandi en pensant s'appeler Alik Papadopoulou. À 13 ans, elle apprend son vrai nom et alors commença pour elle l'épreuve difficile, gérer la vérité sur la perte de ses parents. Tout son livre, récit autobiographique qui livre également une vision intéressante de la Salonique des années 1960-1970, est un témoignage sur le jeu d'identités que la vie et l'Histoire l'ont contrainte à jouer. Elle a grandi en chrétienne mais choisit par la suite son identité juive.
- 3 Quand j'ai commencé à lire le livre de Mme Franco, il m'a rappelé immédiatement un livre semblable, lu il y a quelques années, un livre de Pétros Tatsopoulos, « La bonté des étrangers » (Éditions Metaichmio, 2006). Ce livre, comme celui d'E. Franco, est l'autobiographie d'une enfant qui tente de gérer le traumatisme créé par la découverte de son adoption. Mais le livre de Tsatsopoulos est très différent de celui de Franco : l'écrivain a recherché ses parents véritables mais en est arrivée à la conclusion que les parents biologiques ne sont pas importants, que les parents véritables sont ceux qui l'ont élevée et lui ont montré « la bonté des étrangers ». Dans le cas d'E. Franco la situation est totalement différente : « les mains étrangères sont des poignards » dit-elle en se référant à une chanson connue. Même reconnaissante à la famille qui l'a élevée, elle ne la ressent pas comme sa famille. Elle ne semble pas penser que les parents adoptifs influencent de manière décisive la personnalité et la vie de l'enfant. Mais ses parents ont disparu dans le génocide. Ici, à Kastoria, seuls 35 des 763 juifs arrêtés par les Allemands sont revenus, dans une ville qui ne leur rappelait rien du passé, sinon la perte des leurs, et seule une famille est restée à Kastoria, les autres cherchèrent un avenir meilleur en Israël ou dans d'autres villes de Grèce.
- 4 Ce traumatisme : revenir dans son village et ne trouver ni amis ni parents, ne faire que compter les morts, Esther ne l'a pas connu. Mais elle a perdu ses parents naturels et tout son livre dit son effort pour s'identifier à la culture et à l'identité juive qu'elle découvre. Dans cet effort, elle s'identifie au sionisme, qui avait eu un grand écho à Kastoria dans les années 1930 où des juifs du monde entier étaient venus projeter des films et promouvoir l'idée d'un État juif en Palestine. Influencée sans aucun doute par ce mouvement, en 1940, Rebecca Franco, la mère d'Esther, avait écrit dans un feuillet rédigé par des élèves et traitant de la Palestine « aller dans ma patrie et creuser sa terre fertile », la « Terre d'Abondance », même si elle n'était jamais allée en Palestine... Ce que n'a pas fait Rebecca, sa fille l'a fait pendant un moment ; elle a vécu et travaillé dans un kibboutz en Israël, un moyen de retourner à sa judéité, comme elle l'écrit ; elle parle des dizaines de fois dans son livre de « race » ; comme de cellule, gène, d'ADN, termes qu'aujourd'hui aucun sociologue n'emploie plus pour désigner un groupe ethnique. Mais elle l'utilise pour se relier à ses ancêtres, son identité ethnique devient une identité nationale qui se forme, comme toute identité de ce genre, dans les influences réciproques de la société et de l'individu. Plus elle vivait l'antisémitisme de

certaines Grecs, plus elle se sentait « étrangère », plus elle voulait retrouver ce qu'elle appelait sa « race », les autres juifs. Avoir été élevée comme une petite grecque « normale » jusqu'à 13 ans n'a rien changé à son désir de retrouver Léon et Rebecca.

- 5 À la fin du livre cependant, de nouveau en Grèce, elle semble envisager différemment son identité. L'identité et l'intégration juive qu'elle recherchait, comme sa mère l'utopique Sion, ne comblent pas, semble-t-il, son besoin, elle commence à se sentir différente des juifs qu'elle croyait ses compatriotes. Elle écrit : « Maintenant je sais qu'il y a des "juifs" dans toutes les races, les "différents", les "autres", les "étrangers", comme il y avait les "juifs". Elle rejoint ainsi la majorité des chercheurs en sociologie qui affirment que l'identité nationale se construit sur le partage de valeurs et d'idées communes, qu'elle est d'origine sociale et s'édifie dans un échange réciproque entre l'individu et la société. Au contact de la société grecque, l'écrivain a choisi entre deux identités, elle a voulu s'identifier à la judéité, puis à Israël, mais c'est un choix, pas le résultat de la génétique.
- 6 Elle témoigne en tout cas des difficultés des survivants du génocide et de la seconde génération qui dût en porter le poids dans une société peu disposée à reconnaître le traumatisme.